

Moi, j'aime pas les sangliers !

Non, non, ce n'est pas une blague. Je n'aime pas les sangliers. J'en ai même une peur bleue, comme des vaches et des moutons. En même temps, je suis originaire de la ville. Je suis née dans un petit coin de France, j'ai rejoint Orléans, vécu à Orléans-la-Source, à Vitry-sur-Seine. Vacances à la campagne certes, mais je suis quand même une citadine. Alors, vous pensez bien qu'une ville comme la Ferté-Vidame, entourée de champs et de bois, avec des vaches en plus, c'était un poil flippant. Enfin la forêt surtout, les vaches ne se promenant guère en liberté de nos jours, c'était déjà ça.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos sangliers et à Ontario. On le dit, on le répète, sans la meute, peu de chance que votre husky parte à la chasse. Oui, OK, mais à la course, derrière tout et n'importe quoi, pourvu qu'il se dépense, hein !

Ontario devait avoir à peine un an, un an et demi. C'était l'hiver, et la neige avait laissé quelques flocons dans les zones forestières. C'était le moment idéal pour une fraîche promenade dans la forêt, ou du moins, ses allées. À l'époque, les chasseurs nous permettaient encore de profiter des forêts domaniales, même le weekend.

Qui dit weekend, dit chéri à la maison pour prendre soin des enfants. Ni une, ni deux, laisse pour Ontario, vêtements chauds et bonnet pour moi. Si, si, parfois, je mets des trucs sur la tête. Je prie pour que les bois aient quand même une pellicule de neige suffisante pour ravir Ontario, et nous voilà en route, lui dans le coffre, moi au volant, en direction du Rond de Sauveloup.

La fraîcheur vivifiante n'arrête pas les excursions d'Ontario. Il erre en allers-retours imprécis entre le chemin et le bois rasé de près par une étude savante de la sylviculture ; cette parcelle est surtout peuplée de haies et de bosquet. On marche, quoi ? Dix minutes, et voici que monsieur jappe comme un perdu devant un bosquet.

Je peux toujours l'appeler, vous pensez bien qu'Ontario reste devant son bosquet à aboyer comme un fou. J'aurais dû me méfier.

Aboiement grave et non aigu, mais la puce n'avait pas sauté dans mon oreille. Je m'approche, monsieur s'écarte, comme pour dire : « T'approche pas ! » Bah... Euh... OK, mais si l'on est là, bêtement planté devant un bosquet en plein milieu des bois, c'est pas un peu de ta faute Onta ? (Surnom d'Ontario, également appelé Lilou d'avril et loup.) Prudence oblige, je m'éloigne à un angle de 30 °... Bon imaginez un triangle avec en son centre un bosquet, ce sera plus simple. Ontario est placé sur l'un des côtés, moi sur l'autre.

Après cinq minutes, je commence à avoir la goutte au nez, à piétiner dans cette fine pellicule de neige et à attendre qu'Ontario daigne faire demi-tour. Peine perdue. De guerre lasse, je fais trois pas de côté, trois malheureux pas... Et là, à la vitesse d'une balle de tennis lancée par moi – c'est-à-dire pas si vite que cela –, deux sangliers bien noirs se ruent à l'extérieur du bosquet. J'ai le palpitant qui flambe, le rythme cardiaque s'accélère et les jambes en super coton. Et Ontario se précipite bien évidemment à la poursuite des deux gros poilus à groin.

Vous vous en doutez, j'ai beau appeler, héler, à part entendre la course dans les bois juste en face, je n'écoute bientôt plus rien. Un grand silence, bien pesant. Mon cerveau s'emballe plus vite que mes jambes ne reprennent des forces. Je suis toute flageolante au milieu de ce chemin, sans âme qui vive et sans chien. Je prends pour une fois la bonne décision : je respire, afin de récupérer un semblant de neurone sans doute parti faire la course au sanglier avec le chien.

Je statue, après ces cinq minutes, de repartir à la voiture. J'étudie la configuration du bois et me dis que, sûrement, les sangliers ont continué tout droit. Je devrais donc retrouver tout ce petit monde, ou au moins mon husky, sur la route qui mène en direction de La Loupe.

Je remonte jusqu'à la voiture, file droit au Rond suivant : pas de chien ni de sangliers – mais ça, ça me gêne moins. Demi-tour, je gare de nouveau le véhicule à Sauve-Loup : et là, toujours pas de chien.

Je redescends, j'appelle, pas de réponse. Bah quoi ? Il aboie bien après les sangliers, il pourrait me répondre non ? Résignée, mais toujours sous le choc de la vision d'horreur provoquée par ces grosses